

Le soir, de retour à Milan, nous allons — car il ne faut pas perdre une seule minute où il y a tant à voir — visiter le champ des Morts, le *Campo Santo*. On l'appelle le cimetière monumental et il mérite son nom. C'est un immense enclos, précédé d'une haute et majestueuse colonnade formant terrasse et encadrant une vaste église : d'un côté, les tombes des pauvres avec leur modeste croix de bois ; de l'autre, les somptueux monuments des riches, véritable musée, dont les innombrables statues témoignent du culte des Milanais pour leurs morts, de leur amour des arts, mais aussi peut-être de leur fastueuse vanité. A côté d'une femme, affaissée dans sa robe de bronze sur les restes de son époux, dans l'attitude d'une douleur sans espoir, voici une ravissante tombe d'enfant : calme et souriant, il dort dans son berceau de marbre blanc ; agenouillés tout près, son petit frère et sa petite sœur soulèvent le voile qui le cache à demi, le regardent, étonnés de son sommeil trop long et semblent épier impatiemment son réveil, tandis qu'un ange debout présente d'une main un lis et de l'autre montre le ciel ; c'est délicieux de grâce naïve et de sentiment chrétien.

La matinée du 1^{er} septembre est employée à achever la visite de Milan. Nous revenons à la place du Dôme au milieu de laquelle, en face de la cathédrale, la statue équestre de Victor Emmanuel se dresse fièrement ; le piédestal en marbre de Carrare qui le supporte, est entouré, à son sommet, par des hauts-reliefs en bronze, admirables de mouvement et de vie, représentant l'entrée triomphale des alliés à Milan après la bataille de Magenta ; il est gardé à sa base par deux lions dont la gueule largement ouverte, le regard terrible, la patte lourdement posée sur un écusson aux armes d'Italie, semblent dire : « Malheur à qui y touche ! » Nous traversons la galerie Victor-Emmanuel qu'on dit être la plus belle du monde : c'est une construction toute moderne, aux proportions gigantesques, en forme de croix latine, avec coupole sur le transept, où, chaque soir, la haute société milanaise et les étrangers se donnent rendez-vous.

Dans la petite place de la Scala, nous admirons le monument de Léonard de Vinci. L'artiste qui fut à la fois un grand peintre, un grand sculpteur, un grand architecte et un savant, puissant chercheur, est représenté dans l'attitude d'une profonde méditation : il songe aux beaux projets qu'il exécutera par lui-même ou par la main de ses quatre élèves chéris ; leurs statues, d'un galbe si pur, si fin, si doux, placées aux quatre coins du monument, semblent heureuses de garder celle de leur maître. Puis, à travers un dédale de rues tortueuses, bordées de palais et d'églises qui rappellent les Visconti et les Sforza, saint Ambroise et saint Charles, nous arrivons au monument des Cinq Journées : c'est une haute pyramide entourée à sa base par des statues de bronze d'un relief puissant : une femme accroupie cache dans ses mains son visage éploré ; une autre étend le bras dans un geste qui menace et maudit, une troisième agite frénétiquement la cloche d'alarme. Nous longeons le grand hôpital, *Ospedale Maggiore*, vaste édifice mi-gothique et mi-renaissance, aux riches fenêtres géminées, auquel les ornements en terre cuite dont il est revêtu, donnent un singulier et